

La jeune femme au long manteau noir

Il y avait un arbre dans le champ de mon père.

C'était un grand chêne, imposant, au tronc ferme et fier, aux branches et au feuillage malicieux, qui se dressait dans le désert des cultures fermières paternelles. Mon père m'y emmenait souvent lorsque j'étais petit. Nous y marchions ensemble, nos pieds s'enfonçant dans le sol meuble du champ, retournant la terre fraîche avec nos bottes usées. Sur le chemin, il me racontait des histoires sur cet arbre. Elles commençaient toujours de la même manière :

« Vois-tu, mon fils, aussi loin que remonte ma mémoire, cet arbre a toujours été là. Ton grand-père l'a planté à ma naissance, et nous avons grandi l'un et l'autre...à notre manière. »

Il me racontait que mon grand-père l'y emmenait régulièrement, tout comme il le faisait avec moi. Qu'ils aimaient passer du temps près de cet arbre, y jouer, s'y esclaffer, y vivre ensemble.

J'aimais ces petites histoires. Grâce à elles, j'apprenais un peu plus à connaître mon grand-père, dont je n'avais aucun souvenir. Je le découvrais comme un homme joyeux, la main sur le cœur, un homme aimant et aimé. Les vieilles photos de famille que mon père me montrait de lui collaient parfaitement à cette image. J'y voyais sur la pellicule usée un vieil homme charmant, au crâne dégarni face au temps, mais à l'étincelle pétillante au coin de l'œil, et au sourire toujours malicieux malgré les années passantes.

Un jour, alors que nous étions assis dans l'herbe, dos à notre chêne fétiche, me vint cette question :

"Et pourquoi ta maman à toi elle n'est pas sur les photos ?"

Mon père s'était alors assombri. J'étais loin de me douter que cette simple question viendrait à bouleverser autant le reste de nos vies. Pendant un moment, je suis resté silencieux, en attendant sa réponse, qui ne venait pas. J'entendais autour de nous le bruit du feuillage de l'arbre, agité par la brise printanière. Le bruissement léger des feuilles contrastait avec le silence de mon père. Ses yeux, rivés vers le sol, semblaient observer un spectacle funèbre, tant l'étincelle de sa pupille était morne.

"Je n'ai jamais connu ta grand-mère. Je ne sais pas qui elle était, ton grand père s'est toujours refusé à me le dire."

Je ne savais pas quoi répondre. Mon innocence de petit garçon, ayant grandi entre deux parents aimants, ne pouvait pas concevoir qu'il était possible de ne pas avoir de mère près de soi. Voyant mon étonnement, mon père avait souri :

"Pourtant, je sais qu'elle a toujours été près de moi. Je l'ai toujours sentie en moi, et spécialement quand je suis ici, près de cet arbre."

Il s'était levé, et avait contemplé les hautes branches agitées par le vent. Je l'avais entendu murmurer dans un souffle :

"Oui, elle est là..."

Nous étions ensuite rentrés.

Cet épisode marqua la fin de nos escapades entre père et fils. Car brusquement, mon père se renferma sur lui-même. Il passa souvent des heures, voire des jours enfermé dans son bureau, sans que personne ne puisse le déranger. Certainement

pris par le travail, me disait ma mère. Mais il n'y avait pas que ça. Quelque chose avait changé.

Se succédèrent mes 10, mes 15, puis mes 20 ans. Le refus d'autorité allant avec l'adolescence m'éloigna un peu plus de mon paternel. Il avait vendu le champ où nous nous rendions autrefois, le chêne avec. A la place avait été construit un centre commercial.

Peu après la vente, mon père tomba gravement malade. Il passait ses journées allongé au lit, terrassé par la fièvre et les trop nombreux traitements qu'on lui avait prescrits. Aucun médecin ne tenait le même discours : quand l'un diagnostiquait une simple bronchite, un autre nous parlait d'infection pulmonaire, un troisième de cancer.

Quoi qu'il en soit, le mal était profond.

Après des semaines de souffrance, il finit par mourir dans son sommeil. Du haut de mes 25 ans, ce fût un choc. Voir la figure de mon père disparaître de ce monde n'était pas un fait anodin, les regrets m'assaillirent aussitôt, la pensée que j'aurais pu le connaître mieux, qu'aurait été notre vie sans son isolement soudain ? Tant de questions auxquelles je n'aurai jamais la réponse.

L'enterrement se déroula un dimanche. La famille éloignée, les cousins, les tantes. L'ambiance triste et morose, pas de soleil. Juste un voile grisâtre de nuage, presque opaque. Je tenais ma mère par la main lorsque le cercueil fut descendu au fond du trou. Je la sentis se crispier à la seconde où il toucha le sol.

Après nombre de paroles, de condoléances et de « bon courage », tout le monde s'en est allé.

Pas moi.

Pour être honnête, à cet instant, rien ne me retenait ici. Je n'avais qu'une envie, celle de courir loin, d'échapper à cette angoisse pesante qui m'enlaçait. L'angoisse de se dire que tout avait une fin. Je voulais m'enfuir, sortir de ce cimetière, et retourner à l'arbre de mon enfance, oasis dans mes maux, où moi et mon père passions le temps autrefois, sans se soucier de ce qui arriverait après, loin de penser à un quelconque lendemain.

Alors pourquoi rester ? Qu'attendais-je exactement ?

La réponse à ma question était une jeune femme au long manteau noir, aux bottines noires, aux gants noirs et au chapeau noir. Je la vis s'approcher de loin, d'un pas décidé, et venir se tenir à côté de moi, les yeux rivés sur la tombe.

Elle ne disait rien. Je ne parvenais pas à distinguer son visage, dissimulé derrière un voile tombant de son chapeau. Elle se contentait de fixer la terre fraîchement retournée, sous laquelle reposait mon père. Puis, elle prit enfin la parole :

« J'aurais tant aimé que le chêne et le champ vous reviennent à votre tour... »

Je tressaillis. C'était la première fois que je voyais cette personne, et elle venait de mettre le doigt sur un souvenir presque connu de moi seul. Je la fixai. Son regard était toujours rivé sur la terre devant nous.

« Qui êtes-vous ? » furent les seuls mots qui sortirent de ma bouche.

Elle sourit derrière son voile. Un sourire étrange, qui m'évoquait un je-ne-sais-quoi dissimulé en moi. Elle prit une profonde inspiration, et me dit à voix basse :

« Je viens d'une famille aisée, de sang royal. J'ai grandi auprès de mes parents, qui eux-mêmes ont grandi près des leurs. La seule personne de ma famille que je n'ai jamais connue était ma grand-mère maternelle. J'ai toujours voulu savoir qui elle était, en tant que femme, de quoi fût faite sa vie, mais chacune de mes interrogations

sur sa personne soulevaient de lourds silences et des changements de sujet. Tout ce que j'ai pu obtenir était son rang : duchesse. »

Je l'écoutais, fasciné par sa voix. Je peinais toujours à distinguer ses traits derrière son voile. J'apercevais discrètement une bouche fine, un nez aquilin, qui me rappelaient vaguement quelque chose. Ou quelqu'un.

Elle continua :

« Récemment, j'ai retrouvé au cours d'un déménagement de vieux écrits familiaux, dont son journal intime. Elle y contait avoir eu une aventure passionnée avec un fermier, une aventure se soldant par la naissance d'un enfant. Une honte pour sa famille (lui un simple fermier, elle une duchesse, pensez-vous...), qui la rejeta, m'expliquant le tabou sur son histoire. Son journal se termina sur quelques phrases exprimant sa volonté d'être enterrée...sous un arbre. »

Et soudain je compris. Les mots me manquèrent. J'ouvris la bouche sans qu'aucun son n'en sorte. Elle conclut :

« Un soir je reçus un appel, un homme "en quête de réponse depuis des années" disait-il. Il me posa plein de questions sur ma grand-mère, sans m'en dire plus. Après toutes mes réponses, il paraissait soulagé. Mais j'ai appris il y a peu que cet homme était décédé... »

Tout s'illumina d'un seul coup. Cette femme, sortie de nulle part, mais qui ne cessait de remuer des souvenirs enfouis en moi, m'apprenait que mon père était né, il y a de cela des années, d'une union interdite entre une duchesse et mon grand-père, un fermier. Qu'une fois décédée, cette femme avait été enterrée par son amant sous le chêne de mon enfance. Que mon père s'était renfermé toutes ces années pour résoudre le mystère familial de l'existence de sa mère. Et qu'il était parti en paix, ayant trouvé la réponse à toutes ses interrogations auprès de celle qui, comme elle le disait, était une cousine éloignée, qui par la mort de mon père avait croisé ma route.

Alors soudain, pendant que ces pensées tournaient en boucle dans ma tête, la jeune femme ôta son voile et tourna son visage vers moi. Et alors je compris ce qu'elle m'évoquait. Elle portait le fardeau d'une famille divisée et d'un amour contre les idéaux, elle portait la tristesse d'une femme bannie pour cet amour et la souffrance d'un enfant orphelin. Elle m'évoquait quelque chose puisque son visage, c'était aussi le mien.